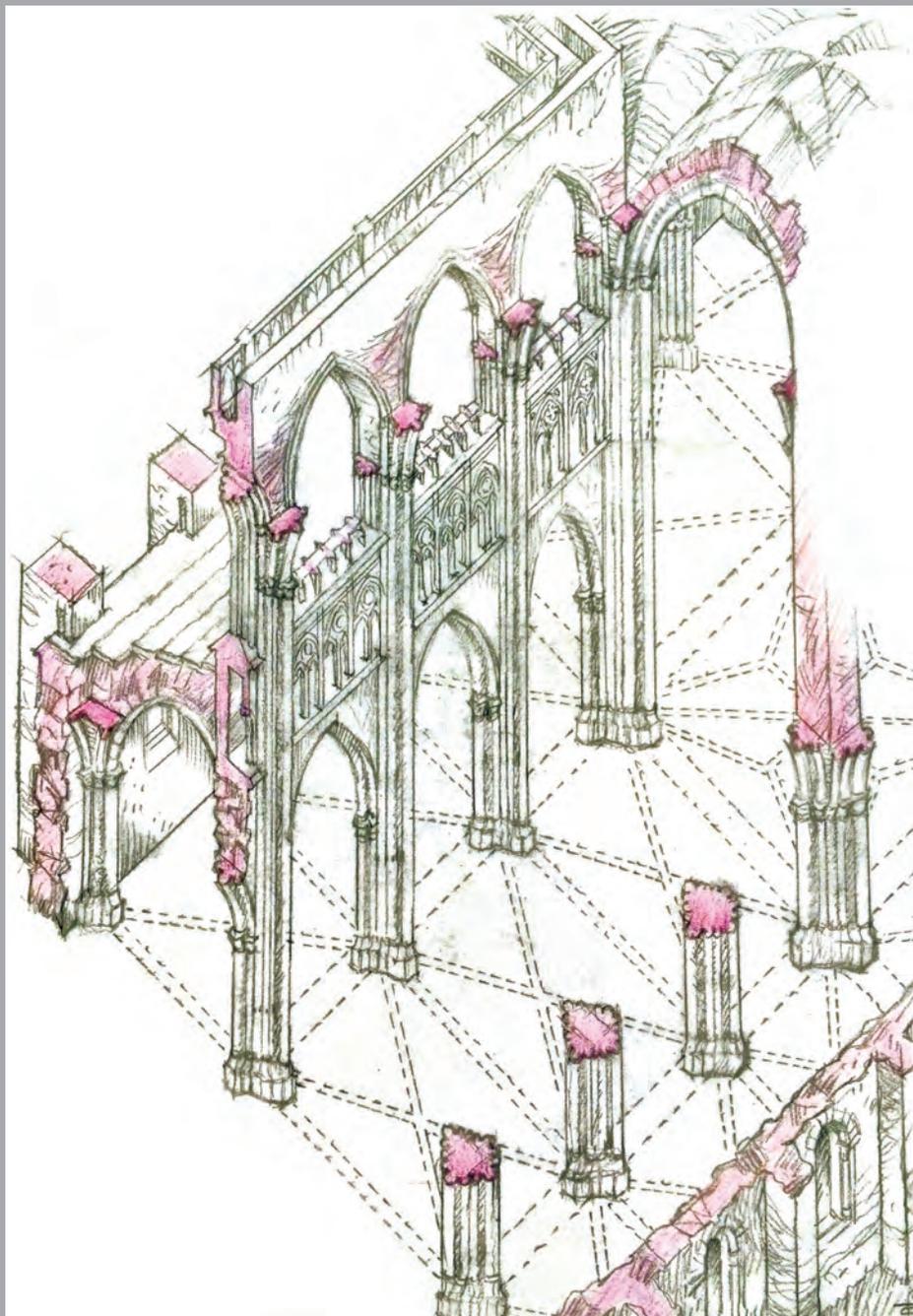


MÉMOIRES
DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DU MIDI DE LA FRANCE



Tomes LXXX-LXXXI - 2020-2021

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CONSEIL DÉPARTEMENTAL DE LA HAUTE-GARONNE

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI DE LA FRANCE

FONDÉE EN 1831 ET RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE PAR DÉCRET DU 10 NOVEMBRE 1850



TOMES LXXX-LXXXI

2020-2021

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CONSEIL DÉPARTEMENTAL DE HAUTE-GARONNE

TOULOUSE

HÔTEL D'ASSÉZAT - Place d'Assézat - 31000 TOULOUSE

Comité de lecture et d'impression de ce volume :

Jean-Luc BOUDARTCHOUK, directeur adjoint scientifique et technique à l'Inrap Midi-Méditerranée
Quitterie CAZES, professeur d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Toulouse 2 - Jean Jaurès
Michelle FOURNIÉ, professeur d'histoire médiévale honoraire à l'Université de Toulouse 2 - Jean Jaurès
Pierre GARRIGOU GRANDCHAMP, docteur en histoire de l'art
Diane JOY, directrice du patrimoine à la Communauté d'agglomération du Grand Rodez
Jean-Michel LASSURE, docteur en histoire, UMR 5 608 UTAH-CNRS
Louis PEYRUSSE, maître de conférences honoraire d'histoire de l'art contemporain à l'Université de Toulouse 2 - Jean Jaurès
Bernard POUSTHOMIS, archéologue (HADES)
Nelly POUSTHOMIS, professeur d'histoire de l'art médiéval honoraire à l'Université de Toulouse 2 - Jean Jaurès
Michelle PRADALIER, professeur d'histoire de l'art médiéval honoraire à l'Université de Toulouse 2 - Jean Jaurès
Bernard SOURNIA, conservateur en chef honoraire du patrimoine

Coordination éditoriale : Anne-Laure NAPOLÉONE et Maurice SCELLÈS

Illustration de couverture : État restitué de la nef de la cathédrale de Bayonne en 1335. *Croquis de B. Sournia.*

Abréviations :

A.C. Archives communales (suit le nom de la commune).
A.D. Archives départementales (suit le nom du département).
A.M. Archives municipales (suit le nom de la commune).
A.M.M. Archéologie du Midi Médiéval.
A.N. Archives nationales (Paris).
B.M. Bibliothèque municipale (suit le nom de la commune).
B.N.F. Bibliothèque nationale de France.
B.S.A.M.F. Bulletin de la Société Archéologique du Midi de la France.
C.A. Congrès Archéologique.
M.A.S.I.B.L.T. Mémoire de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse.
M.S.A.M.F. Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France.

*Achévé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie Escourbiac
81304 Graulhet
mars 2023
Dépôt légal : juin 2023*

Mise en page



art'air-éd.
atelier de mise en forme des livres
Pascale et Marc Balty - www.artair-edition.fr

Comité scientifique :

Claude ANDRAULT-SCHMITT, professeure d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Poitiers (CESCM)
Philippe ARAGUAS, professeur d'histoire de l'art médiéval honoraire à l'Université de Bordeaux 3 - Michel de Montaigne
Michel BATS, directeur de recherche honoraire au CNRS
Marc BOMPAIRE, directeur de recherche au CNRS au centre de recherches Ernest-Babelon et directeur d'études à l'École pratique des hautes études
Joëlle BURNOUF, professeure émérite d'archéologie médiévale à l'Université de Paris 1 - Panthéon-Sorbonne
Jordi CAMPS, conservateur en chef au musée national d'art catalan (M.N.A.C) de Barcelone
Manuel CASTIÑEIRAS, directeur du Département d'Art et Musicologie à l'Université Autonome de Barcelone
Patrice CONTE, archéologue, conservateur au S.R.A. Limousin, chercheur au CESCM, Poitiers
Yves ESQUIEU, professeur émérite d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Provence
Jean-Michel GARRIC, attaché principal de conservation du patrimoine, chef de Service du Musée des Arts de la table, abbaye de Belleperche
Jean GUYON, directeur de recherche honoraire au CNRS
Étienne HAMON, professeur d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Picardie - Jules Verne, TRAME
Alexia LEBEURRE, maître de conférences en histoire et histoire de l'art moderne et contemporain à l'Université de Bordeaux 3 - Michel de Montaigne
Patrick LE ROUX, professeur émérite d'histoire antique à l'Université de Paris 13
Émilie D'ORGEIX, directrice d'études à l'EPHE, Paris
Daniel PARENT, archéologue du bâti à l'Inrap Auvergne - Rhône-Alpes
Patrick PÉRIN, conservateur général honoraire du Patrimoine, Directeur honoraire du Musée d'archéologie nationale et du Domaine du château de Saint-Germain-en-Laye
Philippe PLAGNIEUX, professeur d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Paris 1 - Panthéon-Sorbonne et à l'École nationale des chartes
Gérard PRADALIÉ, professeur émérite d'histoire médiévale à l'Université de Toulouse 2 - Jean Jaurès
François RÉCHIN, professeur en archéologie romaine et histoire ancienne à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour
Jérôme RUIZ, restaurateur de peintures
René SOURIAC, professeur émérite d'histoire moderne à l'Université de Toulouse 2 - Jean Jaurès
Jean-Louis VAYSETTES, ingénieur de recherche au S.R.A. d'Occitanie
Éliane VERGNOLLE, professeure honoraire d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Besançon, vice-présidente de la Société Française d'Archéologie

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI DE LA FRANCE HÔTEL D'ASSÉZAT - PLACE D'ASSÉZAT - 31000 TOULOUSE

Tél. 05 61 23 67 98

Fondée en 1831, la Société Archéologique du Midi de la France réunit des historiens de l'art ou archéologues qui étudient et font connaître les « monuments » du Midi de la France. Ses travaux, communications et discussions, sont publiés chaque année dans un volume de *Mémoires*.

Sa bibliothèque, qui s'enrichit annuellement et depuis un siècle et demi de plus d'une centaine d'échanges avec des institutions françaises et étrangères est ouverte tous les mardis de 14 heures à 18 heures (sauf pendant les vacances scolaires).

Sur internet :

<http://societearcheologiquedumidi.fr/>

Une présentation de la Société, un compte rendu régulier de ses séances, des articles en ligne, un groupe de travail sur la *maison au Moyen Âge*...

Pour commander les numéros anciens (40 euros + frais d'envoi), envoyez un courriel à la Société Archéologique (samf@societearcheologiquedumidi.fr), avec vos nom, prénom et adresse.

SOMMAIRE

Mémoires

Patrice CABAU, Daniel CAZES, Louis PEYRUSSE, Henri PRADALIER et Bruno TOLLON <i>Hommages à Maurice Prin</i>	23
Philippe GARDES <i>Léon Joulin et la question du rempart de Vieille-Toulouse</i>	39
Anne BOSSOUTROT et Marie-Lys DE CASTELBAJAC <i>La restauration des peintures du bras nord de la basilique Saint-Sernin</i>	55
Laurent MACÉ <i>Le testament inédit de la reine Jeanne, comtesse de Toulouse (1199). Mémoire et parenté d'une Plantagenêt dans le Midi</i>	83
Valérie ROUSSET <i>L'ancienne cathédrale d'Albi, archéologie du bâti</i>	113
Valérie ROUSSET <i>La grange cistercienne de Naucelle</i>	141
Catherine VIERS <i>Le 10, rue Séguier - 2, impasse Bonhomme à Figeac</i>	155
Catherine VIERS <i>Le château d'Ornézan dans le Gers</i>	175
Bernard SOURNIA <i>Une abbaye dans la capitale des vicomtes de Béarn : la collégiale Saint-Pierre d'Orthez</i>	191
Jacques DUBOIS <i>Le portail Saint-Jean de la cathédrale de Limoges</i>	213
Jacques DUBOIS <i>Un grand chantier méconnu des années 1500 : la cathédrale d'Auch</i>	227
Bruno TOLLON <i>Emblématique et histoire de l'art : à propos de la cheminée de l'hôtel Molinier</i>	247
Stéphane PIQUES <i>La poterie peinte commingeoise et les fouilles nord-américaines des sites coloniaux du XVIII^e siècle</i>	261
Varia	
Guy AHLSELL DE TOULZA <i>L'église Saint-Amans près de Rabastens</i>	279
Gilles SÉRAPHIN <i>Le château de Bruniquel au temps de Nicolas Bachelier</i>	287
Bulletin de l'année académique 2019-2020	293
Bulletin de l'année académique 2020-2021	325

VARIA

Aux origines de Rabastens. L'église Saint-Amans, un patrimoine en péril

par Guy AHLSELL DE TOULZA *

Dans l'Antiquité tardive, aux IV^e et V^e siècles, plusieurs *villae* gallo-romaines cultivaient la riche plaine du Tarn entre les coteaux et la rivière. Depuis les fouilles des années 1970, celle établie à Las Peiras¹ nous est familière. Mosaïques au sol, murs couverts des plus beaux marbres des Pyrénées, verre à vitres indiquant la présence de pièces chauffées, bustes des propriétaires, riche mobilier, tout indique une belle prospérité. Celle-ci perdure avec l'arrivée en 413 des Wisigoths, alliés de Rome et peuple fédéré, et la création du royaume wisigoth de Toulouse. Les Wisigoths s'entendent avec les riches propriétaires fonciers gallo-romains et l'ordre social existant est ainsi maintenu. Le nom même de Rabastens est d'origine wisigothique.

Tout change avec l'invasion des armées franques de Clovis, la défaite des Wisigoths à Vouillé en 507 et la prise de Toulouse en 508. Sous la nouvelle domination mérovingienne, les *villae* sont rapidement abandonnées et pillées, leurs matériaux de construction récupérés, les marbres précieux calcinés dans les fours à chaux. Les populations ont tendance désormais, et pour longtemps, à s'établir sur des positions dominantes. C'est ainsi qu'à l'époque carolingienne, à 2 km au sud de la *villa* de Las Peiras, sur le futur site de Rabastens, une tour de défense est élevée à l'extrémité d'un éperon rocheux dominant le Tarn et le ruisseau d'Agulhe. Venant chercher sa protection, un

habitat se regroupe près d'elle. Un profond fossé est creusé (l'actuel fossé moulinial) pour barrer l'éperon, depuis le confluent de l'Agulhe et du Routaboul jusqu'au Tarn, afin d'en faire un périmètre fortifié. Entouré de palissades puis de murs, il forme un *castrum*, le quartier du Château d'aujourd'hui.

La naissance de Saint-Amans

Dans la plaine, à deux kilomètres au nord-est de Rabastens et à 150 m au sud de l'église Saint-Amans, il a existé un village, entouré d'une fortification, qui a subsisté jusqu'à la fin du XVII^e siècle sous le nom de « Villoverde ». On voit encore son emprise, d'environ 80 m sur 150 m, limitée par un fossé puis un talus qui décrivent un arc de cercle adossé à la falaise, haute ici de 20 m, qui domine le Tarn. L'occupation des lieux au Moyen Âge est prouvée par les textes, les tessons de céramique et un abondant



FIG. 1. PLAN CADASTRAL : 1 - l'église Saint-Amans et son cimetière, 2 - le village disparu de Villoverde. Extrait de cadastre.gouv.fr.

* Communication présentée le 13 avril 2021, cf. *infra* « Bulletin de l'année académique 2020-2021 », p. 347.

1. Tous mes remerciements à Jean-Luc Boudartchouk, archéologue à l'Inrap, spécialiste du Haut Moyen Âge, et à Francis Funk, du G.E.R.A.R., pour leur relecture attentive, et à Patrice Cabau pour l'étude des archives de Moissac.

La *villa* de La Peyras est à 2 km au nord de Rabastens en bordure du ruisseau de la Trémège. G.E.R.A.R., Las Peiras, *une villa antique à Rabastens*, Les guides archéologiques du Tarn, n° 9, C.D.A.T., 81100 Castres 2014.



FIG. 2. L'ÉGLISE SAINT-AMANS, flanc sud. Cl. G. Ahlsell de Toulza.

mobilier recueilli à la surface du sol et la présence de deux souterrains. En l'absence de sondages archéologiques, on ne peut dire précisément à quand remonte la première occupation (fig. 1).

À l'abri de ce modeste rempart, le village se développe tout au long du Moyen Âge. Hors les murs et à 150 m au nord va s'établir, dès les VI^e-VII^e siècles, un cimetière (sarcophages disposés en rangées orientés à l'est), puis au-dessus de lui une église est construite qui va prendre le vocable de saint Amans, un des premiers évêques de Rodez, qui vécut sans doute au V^e siècle (fig. 2).

L'église Saint-Amans apparaît pour la première fois dans les textes en 972. Cette année-là, l'évêque d'Albi Frotaire consacre un autel dans le monastère bénédictin Saint-Michel de Gaillac en présence de l'évêque de Lodève Fulcrand, du comte de Rouergue Raymond III, de la comtesse Garsinde et d'un grand nombre de Gaillacois². L'évêque Frotaire dote généreusement le monastère, ce que confirme le comte Raymond qui ajoute par sa part, « à l'honneur de Dieu et pour mes péchés », d'autres possessions dont l'église Saint-Amans. Toute la paroisse de Saint-Amans, son administration et ses bénéfices passent ainsi dans les mains de l'abbaye de Gaillac. Elle va rester dans son patrimoine pour un siècle.

Après 1056, deux laïcs, abbé et prieur séculiers de Saint-Michel de Gaillac, se rendirent à Cluny pour faire donation de leur monastère à l'abbé Hugues de Semur (1049-1109). De retour à Gaillac, ils remirent Saint-Michel à Durand de Bredons, évêque de Toulouse (1056/58-1071/72), aussi abbé de Moissac (1048-1071/72). En 1068,

la communauté monastique de Gaillac choisit pour abbé un moine de Moissac nommé Bernard, mais les laïcs fâchés d'avoir été tenus à l'écart de cette élection refusèrent de le recevoir et chassèrent ceux qui l'avaient favorisée, puis ils vendirent l'abbatit à un moine bénédictin de Saint-Vincent de Castres, lequel revendit Saint-Michel à La Chaise-Dieu. Ces péripéties nous sont connues par la supplique que les moines favorables à Cluny adressèrent ensuite à Hugues de Semur, et dans laquelle il est notamment question de Saint-Amans, qui devait lui rester soumis³. Saint-Michel resta à La Chaise-Dieu, mais Saint-Amans revint à Moissac. Vers 1400, l'abbé de Moissac Aymeric de Peyrac (1377-1406) comptait Saint-Amans au nombre des églises dont l'acquisition avait été faite par son prédécesseur Durand de Bredons³.

Saint-Amans et Moissac

L'union de Saint-Amans à Moissac va servir de tête de pont à l'abbaye pour venir s'installer dans le Rabastinois. Sous l'abbatit des abbés Ansquitil (1085-1108), le créateur du célèbre cloître achevé en 1100, et Roger (1115-1131), qui fit élever le portail, Moissac est dans son âge d'or et étend ses possessions dans tout le Midi languedocien et jusqu'en Espagne. Dans le Rabastinois, à partir de la cure de Saint-Amans, elle fait l'acquisition de l'église Notre-Dame du Château dans le *castrum* de Rabastens, dont elle est l'église paroissiale, et de l'église de La Peyrussella dédiée à saint Michel et qui servait de chapelle funéraire au milieu du cimetière hors les murs (aujourd'hui la chapelle de Puysegur), de l'église Saint-Jean de Bobole (plus tard dédiée à saint Sernin, au

2. Élisabeth MAGNOU-NORTIER, « Gaillac et son abbaye dans la seconde moitié du X^e siècle : la chartre de 972 », dans *Millénaire de Gaillac, 972 - 1972, journées historiques*, t. II, p. 77-87, Albi, 1975.

3. Archives de Moissac, A.D. Tarn-et-Garonne, G 679.

nord du vallon de la Trémège, et disparue de nos jours), de l'église Saint-Jean de Blaunac qui était située non loin de l'ancienne *villa* gallo-romaine de Las Peiras, de l'église de Puichival sur le coteau dominant Rabastens à l'ouest. Moissac possède ainsi toutes les églises autour de Rabastens. Il ne lui reste plus qu'à fonder un prieuré pour les administrer et engranger les récoltes de ses domaines⁴. Comme il n'y a plus de place dans le *castrum*, le prieuré s'installe au centre du Bourg, en plein développement économique en ce milieu du XII^e siècle, le long de la voie conduisant vers Albi et bordée de maisons avec boutiques, l'actuelle Grand-rue ou rue Paul-et-Georges-Gouzy. Le prieuré Notre-Dame du Bourg est ainsi la dernière-née des possessions moissagaises. Celles-ci seront confirmées par une bulle du pape Grégoire IX en août 1240⁵. Dans la hiérarchie ecclésiastique locale, le curé de Saint-Amans vient en deuxième position derrière le prieur, souvenir de son importance passée.

Au XIV^e siècle, la Grande Peste noire de 1348 et la guerre de Cent ans vont dépeupler peu à peu le village de Villoverde à Saint-Amans au profit du Bourg de Rabastens, bien à l'abri derrière ses forts remparts, mais l'église et son cimetière restent paroissiaux. Isolée dorénavant, Saint-Amans va souffrir lors des guerres de Religion et l'église n'est pas en bon état à l'aube du XVII^e siècle. De plus Moissac perd ses possessions rabastinoises lorsqu'en 1583 le pape Grégoire XIII donne, avec l'accord de l'abbé commendataire de Moissac le cardinal de Vaudémont, le prieuré de Rabastens aux Jésuites de Toulouse, dont les revenus étaient insuffisants. Le prieur refuse alors de se dessaisir et entame un long procès qui durera 20 ans. Ce n'est que le 21 juillet 1602 que les Jésuites sont confirmés à la tête du prieuré de Rabastens et de ses possessions⁶.

Rapidement, les Jésuites, conscients de la valeur de la paroisse de Saint-Amans, font restaurer l'église. Les murs abîmés sont réparés, un clocher-mur garni de trois cloches élevé sur le mur occidental remonté et épaissi, un grand portail de briques est créé vers le cimetière, à l'intérieur les murs sont blanchis à la chaux, recouvrant les riches peintures médiévales, et un nouveau décor à l'ocre rouge est mis en place. Cette campagne de travaux s'achève brillamment en 1625 avec le don par les Jésuites et les consuls de Rodez d'une relique de saint Amans, un fragment de sa mâchoire, contenue dans une statue

reliquaire en bois haute d'un pan et demi soit environ 33 cm. Au milieu du XVIII^e siècle l'abbé Gaubert avait retrouvé l'acte authentique de cette donation dans les archives d'un notaire de Rabastens⁷. Notons aussi l'existence en 1638 d'une léproserie à Saint-Amans, située le long du chemin reliant Rabastens à Lisle⁸.

Au début de la Révolution, en 1791, la paroisse de Saint-Amans abrite encore 183 habitants. Lorsque l'église ferme, on retire le 4 mai 1793 deux des trois cloches pour les fondre en canons. Elle est rendue au culte, après pétition, le 10 avril 1796. Mais les temps ont changé, l'église est vendue à Jean-Joseph Gaubert⁹, avocat et propriétaire à Rabastens, le 8 août 1799, et transformée en grange après 1000 ans de culte. Aux XIX^e et XX^e siècles, les outrages recommencent : le clocher-mur est abattu, les murs abaissés et la toiture refaite, le mur plat du chevet est percé en 1995 et l'autel rasé pour laisser entrer fourrage et machines agricoles... C'est toujours son état aujourd'hui.

Le site de Saint-Amans

Lorsqu'en 1865 Élie Rossignol passe à Saint-Amans pour la rédaction de ses *Monographies communales*, il note : « Elle ne sert plus au culte et n'a aucun caractère monumental ; mais contre le mur terminal de la nef, sur lequel s'élève le clocher en pignon triangulaire, se trouvent quelques mètres d'un mur de clôture en moellon appareillé, pourvu de grandes niches cintrées qui étaient probablement des tombeaux arqués, semblables à ceux de l'église Saint-Michel [de Rabastens], et devaient se continuer sur toute la longueur du mur qui formait l'enceinte du cimetière. On a retiré de cet endroit beaucoup de cercueils en pierre »¹⁰. On l'a compris, il mentionne là, pour la première fois, la nécropole mérovingienne.

Si le site était bien connu des historiens, il a fallu attendre 2012 pour que le G.E.R.A.R.¹¹, qui avait fouillé la *villa* gallo-romaine de Las Peiras avec l'abbé Bessou dans les années 1970, vienne en faire une évaluation à la demande de sa propriétaire.

4. Aymeric DE PEYRAC, *Chronique des abbés de Moissac*, éditée, traduite et annotée par Régis de La Haye, Maastricht/Moissac, 3^e éd. 2014.

5. *Ibid.*, et B.N.F., Doat, vol. 129, p. 250-253.

6. Émile MARTY, « Archives des notaires de Rabastens », dans *Revue du Tarn*, Albi, 1908-1912, p. 110-120.

7. Émile MARTY, « Mémoires de l'abbé Gaubert », dans *Albia Christiana*, Albi, 1912, p. 91.

8. A.M. Rabastens, CC 12, f^o 41 v.

9. Le 21 thermidor an VII (8 août 1799), pour 40 000 francs - A.D. Tarn, Q 113.

10. Élie ROSSIGNOL, *Monographies communales du département du Tarn*, Première partie, Arrondissement de Gaillac, t. IV, Toulouse-Paris-Albi, 1866, p. 216-217.

11. Groupe d'Études et de Recherches Archéologiques de Rabastens.

À l'emplacement du village médiéval disparu de Villoverde où l'on voyait encore trois petites constructions sur le cadastre napoléonien de 1836, il n'y a plus aujourd'hui qu'un grand champ cultivé. Seules apparaissent les traces du talus et du fossé d'enceinte et l'entrée impénétrable de deux souterrains dans la falaise qui surplombe le Tarn.

À quelques dizaines de mètres au nord se situe la nécropole sur laquelle s'est implantée l'église. Elle se signale par une élévation du sol d'environ un mètre par rapport à la route et aux champs environnants. Le souvenir de la présence du cimetière évoqué par Rossignol, et qui servit jusqu'en 1792¹², a préservé le site recouvert aujourd'hui d'une prairie. Seuls quelques fragments de sarcophages apparaissent dans l'herbe, permettant de penser que l'on est venu autrefois en retirer quelques-uns, identiques à celui que l'on peut voir aujourd'hui à l'entrée de l'école de Puysegur à Rabastens, pour en faire des abreuvoirs. Quant au mur de clôture avec ses enfeus médiévaux, il a depuis hélas été démonté pour en récupérer les pierres, rares dans la plaine.

L'église Saint-Amans

Telle que nous la voyons aujourd'hui, l'ancienne église, transformée en grange depuis deux siècles, ne paye pas de mine. Elle est pourtant le plus ancien témoin archéologique visible dans le Rabastinois. S'il y eut plusieurs campagnes de restauration depuis le IX^e siècle, l'édifice est toujours à son emplacement primitif. Par son plan, elle est caractéristique des églises du Haut Moyen Âge : une nef rectangulaire de 10 m de long sur 6 m de large avec un chœur lui aussi rectangulaire de 6 m de long sur 4 m de large déporté légèrement vers le sud¹³. Les murs sont bâtis en petit appareil de tuf recouverts en grande partie aujourd'hui par un enduit. À la suite des sondages faits en 2012 par les archéologues du G.E.R.A.R., il apparaît que dans le chœur les fondations des murs nord et sud s'appuient sur des sarcophages. On peut en déduire que l'église actuelle a été bâtie à l'époque carolingienne sur la nécropole mérovingienne préexistante. L'église et la paroisse étaient suffisamment importantes pour que le comte de Rouergue tienne en 972 à l'offrir à l'abbaye de Gaillac, « à l'honneur de Dieu et pour mes péchés ».

La deuxième campagne de travaux a dû être entreprise par l'abbé de Moissac à la fin du XI^e ou au début du XII^e siècle. L'angle sud-est de la nef est alors entièrement



FIG. 3. LA PORTE ROMANE à l'extrémité sud-est de la nef.
Cl. G. Ahlsell de Toulza.

repris sur une largeur de près de 5 m et sur toute la hauteur de l'édifice, pour élever un arc triomphal entre le chœur et la nef. On utilise cette fois un grand appareil de grès très soigneusement taillé et que l'on a fait venir de loin. Une belle porte en plein cintre à grands claveaux est ouverte pour faire communiquer la nef et le cimetière. Cette porte est remarquable par sa qualité et, surtout, par la présence inédite et exceptionnelle d'un tympan formé d'une grande dalle de grès taillée en Ω servant aussi de linteau (fig. 3). On peut également penser que c'est à cette campagne qu'il est possible d'attribuer le mur de clôture du cimetière et ses enfeus dont les restes sont évoqués par Rossignol en 1866. C'est sans doute lors des travaux de restauration entrepris par les Jésuites au début du XVII^e siècle que l'on commença à remployer ces belles pierres de grès taillé du mur de clôture, séparées par des lits de briques, pour édifier la chapelle et la sacristie sur le flanc nord de l'église. Notons enfin que l'absence de contreforts extérieurs montre que cette église n'a jamais été voûtée mais toujours charpentée.

C'est aux Jésuites qu'il faut attribuer une autre campagne de travaux, entre 1605 et 1625. L'église avait en effet souffert dans le dernier tiers du XVI^e siècle de sa vulnérabilité, isolée dans la plaine, lors des guerres de Religion puis des vingt années de procès entre le prieur bénédictin et la Compagnie de Jésus. La nouveauté est maintenant l'usage de la brique, ce qui apparaît clairement dans le nouveau grand portail percé dans le mur sud de

12. Il y a encore 9 sépultures en 1792. A.M. Rabastens, GG 36.

13. On peut la comparer aux restes de la chapelle Saint-Jammes de Bezaucelle, près de Sorèze dans le sud du Tarn, et à celles du sud Aveyron. Voir Geneviève DURAND, « Les églises rurales du premier âge roman dans le Rouergue méridional », dans *A.M.M.* t. 7, 1989, p. 3-42.



FIG. 4. LE PORTAIL DU DÉBUT DU XVII^e SIÈCLE. Cl. G. Ahlsell de Toulza. .

la nef¹⁴. Il est fait de belles briques foraines, réservant la pierre à la clé d'arc, à un bandeau à la retombée de l'arc et aux supports des gonds de la porte (fig. 4).

Outre ce nouveau portail, le souci des Jésuites semble avoir été aussi de moderniser la vieille église. Le mur occidental est entièrement reconstruit et surmonté d'un clocher à trois baies pour les cloches, comme on peut le voir à la même époque aux églises de Bracou ou de Saint-Waast à Couffouleux. Au pied de ce mur, les sondages ont révélé deux massifs carrés ayant pu être la fondation de contreforts. Sur le flanc nord, on élève une sacristie et une chapelle pour accueillir très vraisemblablement la nouvelle relique de saint Amans offerte par Rodez en 1625. Une niche au-dessus de l'ancien autel est conservée. Les murs sont constitués d'une alternance d'assises de briques et d'assises de pierres de grès taillées de récupération ; celles-ci peuvent provenir de l'ancien mur de clôture du cimetière et des parois de sarcophages mérovingiens retrouvées lors de nouvelles sépultures. Il fallut aussi reprendre la toiture et sa charpente, et ouvrir des fenêtres éclairant le chœur et la nef, après avoir muré deux petites baies visibles en haut du mur sud.

À l'intérieur, les murs du chœur, qui avaient reçu au XIV^e siècle un décor de peintures médiévales de rosaces et



FIG. 5. LE DÉCOR DE ROSACES SUR LE MUR SUD DU CHŒUR.
Cl. G. Ahlsell de Toulza.



FIG. 6. LE DÉCOR DE ROSACES SURMONTÉ D'UNE FILE DE PERSONNAGES SUR LE MUR SUD DU CHŒUR. Cl. G. Ahlsell de Toulza.

14. L'usage de la brique se généralise au début du XVII^e siècle, les rares bancs de pierre étant épuisés.



FIG. 7. LES FONTS BAPTISMAUX à l'angle nord-ouest de la nef.
Cl. G. Ahlsell de Toulza.



FIG. 8. LE BAPTÊME DU CHRIST. Cl. G. Ahlsell de Toulza.

de quadrilobes aux riches couleurs¹⁵ surmontés d'une frise de personnages se détachant sur un fond gris-bleu étoilé (fig. 5 et 6), et ceux de la nef, peints plus simplement à l'ocre jaune et rouge, sont recouverts d'un épais badigeon de chaux sur lequel sont peintes à l'ocre rouge des rosaces, des croix basques ou de Malte, un calvaire entre deux

15. On peut les comparer aux peintures étudiées par Anne-Laure Napoléone dans la maison gothique du 15 rue Croix-Baragnon à Toulouse, ou à celles de la chapelle nord de l'église paroissiale d'Alet (Aude).



FIG. 9. L'ÉGLISE AVANT NETTOYAGE EN 2010. Cl. G.E.R.A.R.

cœurs au-dessus de la porte de la sacristie. Dans l'angle nord-ouest sont installés des fonts baptismaux dont il reste une partie du support cylindrique sur un socle de moellons ; à l'arrière sur le mur une peinture à l'ocre jaune et rouge nous montre au centre le Christ nu, mains jointes baptisé par saint Jean et accompagné à gauche d'un ange tenant une serviette, le tout dans un encadrement de rinceaux feuillagés (fig. 7 et 8).

À la fin du XVIII^e siècle, lors d'une visite pastorale, l'église est considérée comme étant en bon état.

Les sondages archéologiques

En 2012, le G.E.R.A.R. a entrepris le dégagement des murs envahis par le lierre, vidé l'intérieur de la nef de ses balles de pailles, machines agricoles et de plusieurs mètres cubes de décombres... (fig. 9). Si le site était connu depuis longtemps par les textes et la description de Rossignol en 1866, aucune preuve matérielle de son ancienneté n'avait été donnée et la discrétion était de mise pour éviter des fouilles clandestines. Le sondage a donné des résultats exceptionnels (fig. 10).

À l'issue du nettoyage, il est apparu que le sol en briques de la sacristie est intact, que celui de la chapelle,

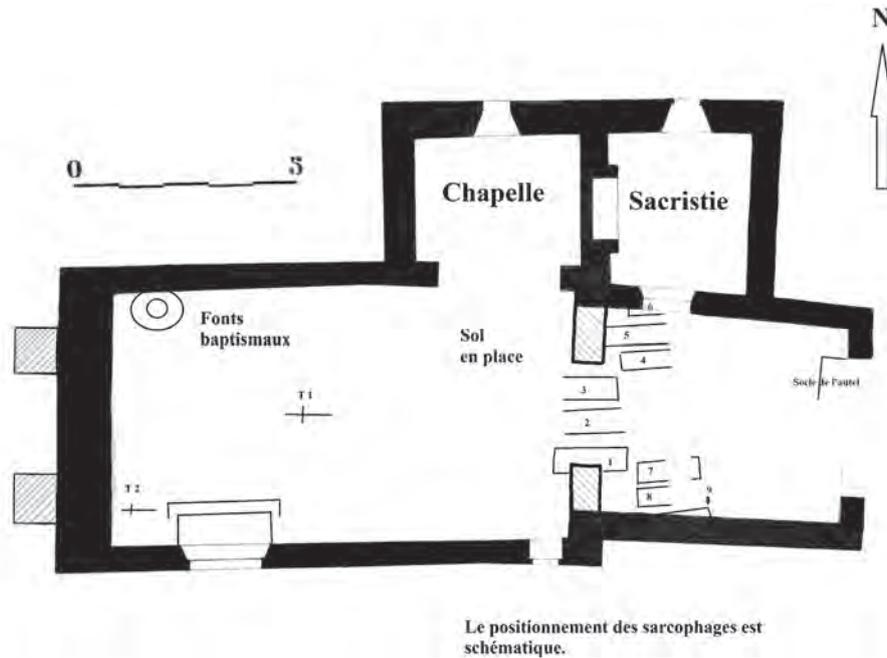


FIG. 10. PLAN DE L'ÉGLISE avec position des sarcophages et des restes de l'arc triomphal. *Plan G.E.R.A.R.*



FIG. 11. BASE SUD DE L'ARC TRIOMPHAL. *Cl. G.E.R.A.R.*

légèrement surélevé, est conservé, mais qu'il a été bouleversé par des terriers de lapins, que celui de la nef et du chœur a été récupéré, mais il en subsiste quelques mètres carrés en foraines de 23 cm sur 32 cm devant l'entrée de la chapelle. Divers aménagements pendant la période d'utilisation en grange ont affecté les niveaux superficiels du sous-sol et de nombreux terriers de lapins sont visibles dans la partie ouest de la nef.

À la jonction sud du chœur et de la nef, une trace d'arrachement sur toute la hauteur de l'arête confirme l'existence d'un arc triomphal pour séparer les deux



FIG. 12. BASE SUD DE L'ARC TRIOMPHAL sur des sarcophages. *Cl. G.E.R.A.R.*



FIG. 13. LES TÊTES DES SARCOPHAGES 7 et 8 du côté sud du chœur.
Cl. G.E.R.A.R.

espaces (fig. 11 et 12). C'est sans doute au début du XVII^e siècle que, pour ouvrir le chœur sur la nef, on le fit disparaître. Le dégagement au sol a montré l'existence des fondations du pilier arasé, à 10 cm de profondeur, en grosses pierres de grès molassique taillées et appareillées, le centre étant rempli de mortier et de petits galets. Cette fondation déborde de l'élévation vers le nord et vers l'ouest. Le détournage de la structure a montré qu'elle est bâtie sur un sarcophage avec une partie de couvercle (n° 1) et qu'elle jouxte deux autres cuves (n° 7 et 8) (fig. 13). Une autre cuve (n° 9) a été arasée par la tranchée de fondation du mur sud du chœur. Un autre sondage a permis de retrouver l'arase du pilier nord de l'arc triomphal. Le dégagement de ses bordures est et sud et des sondages permettent d'ajouter à la liste une cuve probable (n° 6) sous la porte d'accès à la sacristie, une autre sans couvercle engagée en partie sous le pilier (n° 5) (fig. 14), probablement trois autres avec couvercles ou dalles de couvertures (n° 4, 3, 2). Ce sont ainsi pas moins de neuf sarcophages en place qui ont été vus dans ce seul sondage à l'entrée du chœur.

Après l'enlèvement des pailles, au centre de la nef, au ras du sol bouleversé par les galeries de lapins, une tombe de très jeune enfant ou de nouveau-né (T1 du plan) a été localisée, et dans l'angle sud-ouest de la nef une autre tombe de jeune adulte mal conservée et en



FIG. 14. LES SARCOPHAGES 4, 5 ET 6 du côté nord du chœur.
Cl. G.E.R.A.R.

partie bouleversée (T2 du plan). Le registre de la paroisse de Saint-Amans¹⁶ mentionne la pratique des baptêmes, mariages et sépultures dans l'église durant tout le XVIII^e siècle, jusqu'en 1792.

Les niveaux archéologiques en place n'ont pas été touchés mais du mobilier a pu être recueilli dans les remblais et couches remaniées : des fragment de coquilles Saint-Jacques dans la nef, qui doivent provenir de sépultures de pèlerins, quelques tessons de céramiques modernes des XVII^e et XVIII^e siècles, dont du Giroussens, quelques tessons des XII^e et XIII^e siècles qui s'intègrent bien dans les découvertes locales de même époque, quelques tessons plus anciens très morcelés et de rares fragments de verre (vitraux ou récipients).

De ces sondages on peut dire que si le site n'a pas été occupé durant l'Antiquité, il a toutefois été mis en évidence une réutilisation de matériaux qui doivent

16. Registre paroissial de Saint-Amans, du 28 octobre 1717 au 18 octobre 1792, A.M. Rabastens, GG 36.

provenir des ruines gallo-romaines environnantes : deux fragments de *tegulae* au rebord volontairement arasé et un fragment de marbre ont été retrouvés dans les décombres de constructions. Un autre fragment de *tegula* sert de calage entre deux claveaux en grès de la petite porte romane. Ces éléments prouvent qu'il devait y avoir une collecte dans les ruines antiques et, après mise en forme, nettoyage ou préparation, réinjection dans les circuits d'approvisionnement des chantiers haut-médiévaux.

On a donc affaire à une nécropole mérovingienne qui n'occupe pas un site antique antérieur et sur laquelle vient s'implanter un lieu de culte, probablement à l'origine une chapelle funéraire, suivant un schéma assez classique. Le village du Haut Moyen Âge associé, Villoverde, restant à quelque distance. Les sarcophages sont de facture soignée, en grès ou en tuf, et semblent avoir été respectés au moins dans les périodes anciennes. Il en apparaît d'ores et déjà deux rangées bien alignées et orientées. La nécropole ne peut guère se développer vers le nord où le niveau du sol s'abaisse actuellement, mais elle devrait se prolonger sous le cimetière médiéval et moderne, à l'est et au sud.

En conclusion

Cette brève étude du site et de l'église Saint-Amans est riche d'enseignements. Nous avons ici le plus ancien témoignage visible de l'histoire rabastinoise. Son isolement dans la plaine l'a paradoxalement préservé, alors que dans le quartier du Château, contemporain, les reconstructions successives ont fait disparaître toute trace du Haut Moyen Âge. Seuls un pan de mur sur le Plô des chevaliers et un autre rue Paul-Prouhu peuvent remonter au XIII^e siècle.

L'église et la nécropole sont pour nous d'intérêt capital et doivent être protégés pour les générations futures. La transformation de l'église en grange aux XIX^e et XX^e siècles l'a en quelque sorte fossilisée, lui a évité une lourde restauration ou une reconstruction au XIX^e siècle, mais maintenant désaffectée elle est un monument en danger. Toujours en mains privées, elle vient d'être mise en vente avec la possibilité d'en faire une habitation... Espérons que les Services de l'État, Monuments historiques et Service de l'archéologie, et la municipalité en prennent conscience. Il suffirait d'en assurer le clos et le couvert pour la sauver en attendant de lui trouver une affectation digne de son si riche passé.

Une part de notre patrimoine historique et archéologique est en péril, saisir l'opportunité de cette vente serait assurément le moyen de sauver ce qui peut encore l'être.

Le château de Bruniquel au temps de Nicolas Bachelier

par Gilles SÉRAPHIN *

Le château de Bruniquel est un ensemble castral complexe. Outre une tour-maitresse et une enceinte commune abritant plusieurs logis médiévaux, le château comporte deux demeures distinctes, connues depuis le XV^e siècle sous les appellations de « Château-Vieux » et « Château-Jeune ». Les deux ont été en grande partie reconstruits après la guerre de Cent ans sur les vestiges des édifices antérieurs. On sait qu'en 1487 le château-vieux se composait pour l'essentiel de constructions en ruines¹, encore qualifiées de masures au début du XVI^e siècle². Une première campagne de travaux avait été entreprise néanmoins avant cette date. On avait déjà procédé, alors, à la restauration de la chapelle Sainte-Anne et d'une chambrette attenante. Une seconde campagne de travaux, entreprise en 1502 par Antoine-Roger II de Comminges, co-seigneur de Bruniquel, fut stoppée quatre ans plus tard, à la requête de son voisin, l'autre co-seigneur des lieux. C'est à cette courte phase de travaux qu'il faut probablement attribuer la restauration du principal corps de logis caractérisé par ses percements ornés d'accolades, de même que le plafond à la française de la grande salle de l'étage. On lui a également attribué l'édification de la tour de l'escalier en vis, implantée à la jonction de deux ailes du logis et dont la porte Renaissance aurait été refaite dans le dernier tiers du XVII^e siècle, au lendemain de destructions imputées aux guerres de Religion³.

Après examen des maçonneries, et en l'absence de toute trace de reprise, il apparaît au contraire que la tour d'escalier et sa porte d'entrée participent d'un ouvrage homogène, de même que l'ensemble des logis que la tour distribue. La cohérence des niveaux relancés sur les substructions médiévales et le calibrage des nombreuses baies à meneaux ou à traverse, munies de canonnières en allège, permettent en effet d'attribuer à la même campagne de construction la réfection complète des logis distribués par la tour.

Le faible calibre des bouches à feu (fig. 1), de même que le style de la porte de la tour (fig. 2), et celui des écus à l'italienne qui ornent les manteaux de chemi-

* Communication présentée le 4 mai 2021, cf. *infra* « Bulletin de l'année académique 2020-2021 », p. 349-350.

1. CAMBON et SERRE, p. 10.

2. D'ALAUZIER, p. 77.

3. DEBUICHE et MUNOZ, p. 147.



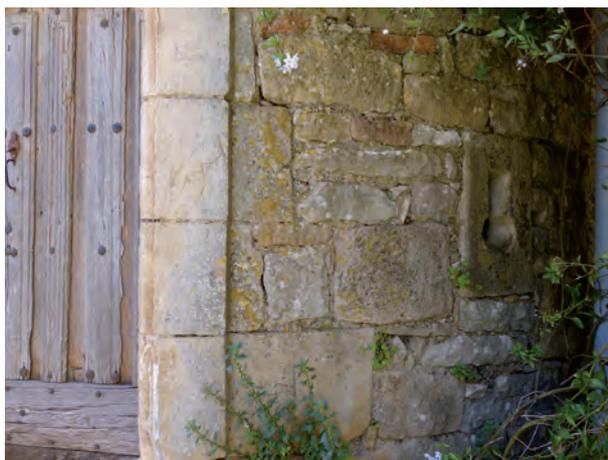


FIG. 1. BRUNIQUEL, DÉTAIL DE LA BOUCHE À FEU protégeant la porte de la tour d'escalier *Cl. G. Séraphin.*



FIG. 2. BRUNIQUEL, PORTE D'ENTRÉE DE LA TOUR D'ESCALIER du Château-Vieux. *Cl. G. Séraphin.*

née (fig. 3) incitent à attribuer cette importante campagne de restructuration au milieu ou à la seconde moitié du XVI^e siècle plutôt qu'au siècle précédent ou au suivant. Les nouveaux ouvrages ont alors remplacé, en les conservant partiellement, ceux de l'époque antérieure, comme le montre une cheminée dont le linteau de style Renaissance surmonte des jambages gothiques, ainsi que certaines



FIG. 3. BRUNIQUEL, CHEMINÉE AU PREMIER ÉTAGE DES LOGIS, caractérisée par sa corniche en doucine, ses jambages en demi-rond et son écu à l'italienne. *Cl. G. Séraphin.*

portes à mouluration gothique manifestement remployées. L'essentiel des modifications a consisté semble-t-il à transférer au rez-de-chaussée les pièces d'habitation et la salle d'apparat que les reconstructions attribuables à Antoine-Roger de Comminges (vers 1500) avaient placées à l'étage. Dans la nouvelle distribution, chacun des deux premiers niveaux a disposé d'une grande salle, ouverte sur la cour, et d'un corps arrière recoupé par un couloir axé, distribuant des chambres de part et d'autre (fig. 4). Au premier étage sont encore conservés des vestiges récemment arrachés des cloisons en pans de bois qui délimitaient le couloir central avec leurs pilastres cannelés et leurs vantaux d'origine, munis de leurs pentures en tôle découpée (fig. 5).

Outre l'originalité de la distribution, en rupture totale avec les standards de la première moitié du XVI^e siècle, cette disposition particulière implique que la galerie d'arcades à deux étages, ouverte sur la vallée de l'Aveyron, soit contemporaine de la nouvelle distribution, elle-même indissociable du couloir central qui lui donnait accès.

La datation de cette galerie d'arcade a été jusqu'à présent l'objet d'interrogations, voire de controverses : fin



FIG. 4. BRUNIQUÉL, PLAN DU CHÂTEAU-VIEUX AU REZ-DE-CHAUSSÉE. 1 : porte de la tour d'escalier accostée d'une bouche à feu. 2 : grande salle du rez-de-chaussée. 3 : ancienne chapelle Sainte-Anne. 4 : couloir central d'accès à la galerie. 5 : galerie Renaissance. 6 : tour du XVI^e siècle, solidaire de la galerie. *Plan et DAO G. Séraphin d'après relevés Covalence.*

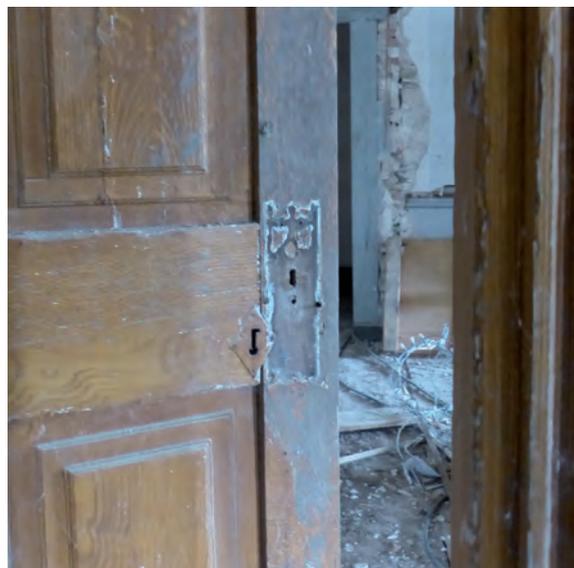


FIG. 5. BRUNIQUÉL, VESTIGES DES CLOISONS qui isolaient le couloir central d'accès au premier étage de la galerie. chambranle à pilastres cannelés et fantôme d'une platine de serrure en tôle découpée. *Cl. G. Séraphin.*

du XVI^e siècle ou début du XVII^e siècle pour J.-P. Babelon, à la suite de M. Méras ; reconstruite en partie en 1871, en remplacement d'une galerie antérieure de sept arcades (actuellement, six) pour L. d'Alauzier au vu d'une date portée ; édiflée vers 1725 pour Debuiche et Munoz ; entre 1707 et 1708, selon Cambon et Serres ; aux environs de 1600 pour P. Malrieu. Si l'on se fie aux graffiti portés par les piliers, sur lesquels on relève la date de 1651 ainsi que le dessin d'une arbalète de chasse, il convient d'éliminer les datations tardives dont certaines résultent d'une confusion entre les galeries ouvrant sur l'Aveyron et une autre galerie, objet de litiges bien renseignés, car portée par le mur de séparation qui délimitait les lots de chacun des deux co-seigneurs.

La cohérence de la galerie (fig. 6) avec la distribution des logis du XVI^e siècle, de même que certains détails de l'ornementation faisant référence à l'architecture de l'époque de Catherine de Médicis (ovales inscrits dans des rectangles et bossages rustiques vermiculés, comme à Fages et Lanquais en Périgord), conduisent même à considérer comme trop tardive la fin du XVI^e siècle. L'inachèvement de la galerie, dont le deuxième niveau fut complété prosaïquement par un pan de bois, pourrait dans ce cas être liée au déclenchement des guerres de Religion, comme ce fut le cas dans de nombreuses demeures en cours de réalisation dans cette période. La prise de possession des lieux par le chef protestant Bernard-Roger de Comminges, après 1562, pourrait en être rendue responsable. Au final, de nombreux indices conduisent donc à attribuer cette galerie à la même campagne de transformations que celle que connut le château-vieux dans le troisième quart du XVI^e siècle, voire un peu avant. À cette galerie, prévue sur deux niveaux avec superposition des ordres (dorique en partie basse, ionique à l'étage), il faut associer la tour d'angle qui jouxtait la chapelle Sainte-Anne (cf. fig. 4). Debuiche et Munoz ont attribué cette tour au XIX^e siècle, mais l'examen des maçonneries montre que, sur l'essentiel de son élévation, elle a été édiflée en même temps que la galerie, ce que confirme le style de ses fenêtres regardant au nord, faciles à distinguer des copies réalisées vers 1870.

Au demeurant, si certaines formes semblent reconduire dans leur rusticité les formules antérieures (la tour d'escalier en vis hors d'œuvre, les cheminées à larges manteaux blasonnés d'allure gothique, les croisées chanfreinées), d'autres renvoient au contraire à une architecture plus « savante ». La porte inscrite dans un entablement à l'antique, l'édicule qui la surmonte avec son fronton épaulé par deux ailerons en volutes, les cartouches de cuirs découpés ou les pleins cintres ornés de bossages rustiques (fig. 2) renvoient aux modes architecturales en vogue dans le Toulousain au milieu du XVI^e siècle. Saint-



FIG. 6. BRUNIQUEL, VUE INTÉRIEURE DE LA GRANDE GALERIE DU REZ-DE-CHAUSSÉE. Cl. G. Séraphin.

Élix, Saint-Jory ou Pibrac en offrent des exemples, pour s'en tenir aux demeures rustiques, de même que Graves et Bournazel en Rouergue. Parmi ces références, Pibrac est celle qui offre les analogies le plus directes avec Bruniquel. La porte d'entrée du logis principal, au nord, (fig. 7), s'inscrit dans un entablement similaire à celui de la porte du Château-Vieux. Toutes deux sont surmontées d'un édicule à fronton, timbré d'un cartouche et encadré par des ailerons en volutes (refaits à Pibrac). Les canonnières pour armes de faible calibre qui défendent la porte sont placées de la même manière, latéralement et sans grande efficacité, au ras d'une élévation en retour (fig. 2, 7 et 1). De plus, elles sont du même type : un trou de tir circulaire dégagé dans un monolithe surmonté d'une courte fente. Les profils de moulure sont semblables, jusqu'au quart de rond des piédroits de portes. Le cuir découpé en larges lanières margées de Bruniquel rappelle celui de la tour d'escalier de Pibrac. Ces rapprochements semblent assez précis pour laisser supposer que des références ou des modèles communs ont présidé à la réalisation des deux ouvrages, auxquels on peut ajouter Graves et Bournazel en Aveyron. Quant aux bossages rustiques de la grande galerie, c'est probablement à Toulouse qu'il faut en



FIG. 7. PIBRAC (Haute-Garonne), porte d'entrée de l'aile de la « salle des gardes », accostée d'une bouche à feu (ouvrage très restauré)
Cl. G. Séraphin.

chercher les références, comme le suggèrent le portail de l'hôtel d'Assézat et, plus encore, celui du collège de l'Esquile. En revanche, pour ce qui est des masques de l'arcature rustique, c'est dans le décor de Bournazel et celui de Graves en Rouergue que l'on trouve les réalisations les plus proches et, une fois encore, à Pibrac, dans les boiseries du Cabinet des Quatrain (fig. 8). Concernant Pibrac, le nom de Nicolas Bachelier a été avancé, sans preuve faut-il préciser, mais avec quelque vraisemblance, et c'est Bachelier également qui aurait dessiné le portail du collège de l'Esquile. Pour Bruniquel, une telle attribution est tentante, mais elle reste très conjecturale pour ne pas dire hasardeuse. Néanmoins, l'édifice porte à l'évidence la marque d'un maître d'œuvre ou d'un sculpteur dépassant largement les compétences des maçons locaux et les indices semblent suffire pour ajouter Bruniquel aux œuvres significatives du milieu du XVI^e siècle en Toulousain. Tout incite à poursuivre les recherches sur ce sujet.



FIG. 8. MASQUES GROTESQUES TRAITÉS À L'ANTIQUE. 1 et 2 : Bruniquel, détails de la grande galerie du rez-de-chaussée. 3 : château de Graves (Villefranche-de-Rouergue), détail de la cheminée de la grande salle du rez-de-chaussée. 4 : château de Pibrac, boiseries du cabinet dit « des Quatrain ». *Cl. G. Séraphin.*

Bibliographie

ALAUZIER (Louis, comte d'), « Un village fortifié, Bruniquel », *Bulletin de la Société Archéologique de Tarn-et-Garonne*, t. LXXVII, 1951, p. 71-80.

CAMBON (Aude) et SERRES (André), *Les étapes de la construction des châteaux de Bruniquel, les maîtres d'œuvre*, mémoire imprimé, 1998.

CORVISIER (Christian), « Villefranche-de-Rouergue – Château de Graves », dans *Congrès Archéologique de France*, 167^e session, 2009, *Monuments de l'Aveyron*, Société Française d'Archéologie, Paris, 2011, p. 438-442.

DEBUICHE (Colin) et MUNOZ (Sophie), « Bruniquel, Château (XV^e-XIX^e siècle), dans *Congrès Archéologique de France*, 170^e session, *Monuments de Tarn-et-Garonne*, Société Française d'Archéologie, Paris, 2014, p. 147-152.

DEBUICHE (Colin), « Le décor Renaissance de Bournazel : quelques hypothèses », dans *Bulletin Monumental*, t. 175-4, 2017, p. 417.

MALRIEU (Pierre), *Bruniquel : le village, les châteaux*, Montauban, 2009.

SÉRAPHIN (Gilles) *Château de Bruniquel*, Diagnostic sommaire d'archéologie du bâti. Rapport, Commune de Bruniquel, nov. 2018, 90 p., 7 pl.

SÉRAPHIN (Gilles), « Le château médiéval de Bruniquel, nouvelles interprétations », dans *Bulletin de la Société Archéologique de Tarn-et-Garonne*, t. 145 (2020), juin 2021, p. 59-76.

TOLLON (Bruno), « Château de Pibrac », dans AHLSELL DE TOULZA (Guy), PEYRUSSE (Louis), TOLLON (Bruno) (dir.), *Châteaux en Haute-Garonne*, Daniel Briand éd., Panayrac, 1994, p. 33-39.

TOLLON (Bruno), « Le château de Bournazel », dans *Congrès Archéologique de France*, 167^e session, 2009, *Monuments de l'Aveyron*, Société Française d'Archéologie, Paris, 2011, p. 43-52.

TOLLON (Bruno) et PEYRUSSE (Louis), « Le château de Pibrac », dans *Congrès Archéologique de France*, 154^e session, *Monuments en Toulousain et Comminges*, Société Française d'Archéologie, Paris, 2002, p. 59-66.

